

VIE
DE
FRÉDÉRIC DOUGLASS
ESCLAVE AMÉRICAIN,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR

S. - K. PARKES.

PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,
14 bis, rue de Seine.

1848

Vie de Frédéric Douglass, esclave américain

Frederick Douglass



Pagnerre, Paris, 1848

Exporté de Wikisource le 14/12/2016

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

POST-SCRIPTUM

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'auteur de la relation suivante, M. Frédéric Douglass, nègre né en Amérique, arriva en Angleterre dans l'automne de 1845. Il se proposait, par une absence temporaire des États-Unis, d'échapper aux conséquences qui devaient résulter en Amérique de la publication de son livre, de recueillir des informations sur différents sujets en Angleterre, d'exposer aux yeux des Anglais toutes les horreurs de l'esclavage tel qu'il existe aux États-Unis, et d'exciter le public à s'intéresser au sort de ses malheureux compatriotes.

La première édition de sa relation fut publiée au mois de mai 1845, à Boston en Amérique ; et en moins d'un an quatre éditions ayant été épuisées, il était devenu nécessaire d'en faire imprimer une cinquième. Depuis l'arrivée de Frédéric Douglass dans la Grande-Bretagne, on a publié à Dublin deux éditions de son livre, et une troisième à Leeds de 5,000 exemplaires.

La préface de la première édition américaine est écrite par M. William Lloyd Garrison, qui est le chef zélé et infatigable de la société des abolitionnistes en Amérique. Il avait fait la connaissance de Douglass en 1841, à une réunion contre l'esclavage, tenue à Nantucket, et dont il est fait mention à la fin de la relation. Voici dans quels termes il a décrit les

impressions qu'il avait éprouvées en cette circonstance. « Je n'oublierai jamais le discours de Frédéric Douglass à la convention, — les émotions extraordinaires qu'il excita dans mon esprit, — l'impression puissante qu'il fit sur un auditoire immense, frappé d'étonnement, — les applaudissements qui accueillirent ses heureuses remarques, depuis le commencement jusqu'à la fin... Il me semble que je le vois là devant moi ! droit et majestueux quant aux proportions physiques et à la taille, — doué des richesses de l'intelligence, — possédant une éloquence naturelle qui tient du prodige et une âme tellement élevée qu'elle paraît « faite un peu moindre que celle des anges. » — Et pourtant cet homme remarquable n'était qu'un esclave, et un esclave fugitif, qui tremblait pour sa sûreté, et qui osait à peine croire qu'il existât sur le sol de l'Amérique un seul blanc qui voulût courir des risques en le traitant en ami, pour l'amour de Dieu et au nom de l'humanité.

L'idée s'était présentée tout de suite à l'esprit de M. Garrison que ce serait une chose très-utile au succès de la cause de l'abolition de l'esclavage, si l'homme noir que la nature avait doué de facultés si remarquables, voulait y consacrer son temps et ses talents. Il en parla donc à Frédéric Douglass ; mais celui-ci était si défiant de ses propres forces, qu'il ne consentit qu'après beaucoup d'hésitation. Enfin, après y avoir longtemps réfléchi, il se décida à faire cet essai : le succès le plus complet couronna ses heureux efforts, et depuis cette époque-là la société des abolitionnistes dite « the american anti slavery Society » l'a employé comme agent pour aller de ville en ville prononcer des discours en faveur des objets qu'elle a en vue. M. Garrison a décrit de la manière suivante le résultat de ses

travaux : « Ses efforts ont été infatigables ; son succès à combattre les préjugés, à faire des prosélytes, à intéresser l'esprit des masses, a surpassé de beaucoup les espérances qu'avait fait naître l'éclat de son début. Il s'est toujours comporté avec douceur et humilité, mais cependant il a déployé un caractère véritablement ferme et courageux. Comme orateur, il brille surtout par la beauté des sentiments, la vivacité de l'esprit, la justesse des comparaisons, la vigueur du raisonnement et la facilité de l'élocution. En lui se trouve une rare réunion des qualités de l'esprit et du cœur ; union indispensable pour éclairer l'esprit et pour émouvoir le cœur des autres. Puisse la force physique ne pas lui faire faute dans sa noble entreprise !

Voici les remarques de M. Garrison sur la relation même : « Frédéric Douglass a eu raison d'écrire tout seul la relation de sa vie, dans son propre style et selon la mesure des moyens qu'il possède, plutôt que d'employer la plume d'un autre, il l'a donc rédigée sans aucun secours, et lorsqu'on réfléchit à la durée de sa malheureuse carrière comme esclave, — aux rares occasions dont il a pu profiter pour se cultiver l'esprit, — elle fait, selon moi, le plus grand honneur à son intelligence et à son cœur... Je suis convaincu que tout ce qu'il raconte est essentiellement vrai, qu'il n'a rien rapporté par méchanceté ; qu'il n'a rien exagéré ou tiré de son imagination, que, bien loin d'avoir peint sous des couleurs trop sombres l'esclavage tel qu'il existe maintenant, il est plutôt resté au-dessous de la triste réalité... On peut regarder ce qu'il a souffert personnellement comme un échantillon exact et fidèle du traitement des esclaves en Maryland, et pourtant on est

généralement d'avis que dans cette province les esclaves sont mieux nourris, et traités avec moins de cruauté que dans les États de la Géorgie, de l'Alabama, ou de la Louisiane. »

Outre l'introduction écrite par M. Garrison pour la relation de la vie de Frédéric Douglass, la préface de ce livre contient une lettre de recommandation de M. Wendell Phillips, avocat distingué et opulent de Boston, dans laquelle il affirme que l'on peut avoir pleine et entière confiance dans la franchise et la véracité de Douglass, — que son récit ne renferme rien d'exagéré, mais qu'il donne une description exacte de l'état de l'esclavage en Amérique. M. Phillips dit que lorsque Frédéric Douglass vint le consulter, il ne put lui conseiller de publier son livre, par la raison que, même dans ceux des États-Unis de l'Amérique où l'esclavage n'est pas en vigueur, un esclave fugitif ne saurait trouver d'asile légal, et qu'ainsi il était d'avis que Frédéric Douglass courrait grand risque d'être repris par son maître et condamné à un esclavage plus cruel qu'auparavant, sinon à la mort.

La révélation que Douglass a faite des horreurs et des iniquités de l'esclavage est si humiliante pour les propriétaires d'esclaves du sud des États-Unis et surtout pour ses maîtres d'autrefois, qu'on a fait en Maryland les plus grands efforts pour réfuter sa relation et mettre en doute sa véracité. Douglass, avec la hardiesse d'un homme honorable qui ne craint pas les conséquences des investigations les plus minutieuses, a inséré, sans en retrancher un seul mot, dans l'appendice de la seconde édition de son livre publié à Dublin en 1846, une des lettres qui attaquent avec le plus de violence la crédibilité de son témoignage, et dont l'auteur est M. C. C.

Thompson. Cette lettre intitulée *Réfutation du mensonge*, fut publiée dans le *Delaware Republican*, un des journaux des États à esclaves. Il est fort singulier que cette tentative, destinée à invalider l'effet du récit de Douglass, ait produit un effet tout contraire et ait puissamment confirmé les faits qu'il raconte. Un des arguments que fait valoir ce M. Thompson, c'est qu'un esclave qui n'a eu que l'éducation de Douglass, n'aurait pu écrire un tel ouvrage, objection qui peut paraître assez naturelle au premier abord, mais qui serait, au besoin démentie par des milliers d'Anglais qui ont entendu les discours éloquents ou la correspondance de cet homme vraiment extraordinaire. M. Thompson, qui s'est proposé de justifier la conduite des maîtres de Frédéric Douglass, accusés par ce dernier de cruauté envers leurs esclaves, dit qu'il connaît fort bien toutes les personnes dont parle cet esclave fugitif, et, par là, fournit précisément le témoignage dont le public avait besoin pour ajouter foi aux assertions de Frédéric Douglass, qui ne pouvait désirer rien de mieux pour prouver et sa propre identité, et l'existence en Maryland de tous les individus dont il a fait mention.

Il ne reste donc qu'une seule question à décider : Faut-il croire les déclarations de Frédéric Douglass ou celles de ses maîtres, par rapport à la manière dont il a été traité pendant son esclavage ? Les marques que le fouet a laissées sur le dos de Frédéric Douglass prouvent qu'il n'a pas toujours eu à se louer de la bonté de ses maîtres. D'un autre côté, est-il probable que ses persécuteurs soient disposés à se reconnaître coupables des actes de barbarie dont il les accuse ? La réponse de Frédéric Douglass à la lettre de M. Thompson se trouve aussi dans

l'appendice dont il a été parlé plus haut. La manière dont il remercie son ennemi du service qu'il lui a rendu, service qu'un ennemi pouvait seul lui rendre, est un exemple excellent du ton incisif et caustique dont Douglass se sert en s'adressant aux partisans de l'esclavage.

Ceux qui liront cette relation ne peuvent manquer d'apprendre avec plaisir que, dans l'automne de 1846, des amis de l'auteur, au nord de l'Angleterre, ouvrirent une souscription pour acheter sa liberté, et qu'après une correspondance avec M. Hugh Auld, ils convinrent de lui donner 150 livres sterling pour la rançon de l'homme qu'il prétendait lui appartenir. Cette somme lui fut payée au commencement de l'année 1847 ; ainsi la liberté légale de Frédéric Douglass est maintenant assurée.

Il est à propos d'ajouter que Frédéric Douglass avait toujours pensé qu'il était de son devoir de retourner aux États-Unis, après avoir accompli la mission spéciale qui avait motivé son voyage en Europe. Devenu libre, grâce à la générosité de ses amis d'Angleterre, il a résisté à leurs vives instances pour l'engager à rester dans la Grande-Bretagne, et la jouissance de sa liberté légale n'a fait qu'augmenter son désir de réaliser ce projet de retour, qu'il avait conçu à une époque où l'exécution pouvait entraîner des conséquences bien plus désagréables qu'à présent. Il veut consacrer son temps et ses talents à la cause de l'abolition de l'esclavage, afin de travailler à faire participer des millions de malheureux aux bienfaits de la liberté dont il jouit lui-même.

Ses intentions furent expliquées dans un discours d'adieu prononcé à Bristol, le 1^{er} avril 1847, en présence d'un auditoire fort nombreux, qui écouta avec plaisir, avec intérêt et souvent

avec admiration, les paroles tour à tour énergiques et touchantes de cet *esclave* éloquent, ou pour mieux dire de cet orateur extraordinaire.

Bristol, janvier 1848.

Frédéric Douglass s'embarqua à Liverpool, à bord du bateau à vapeur *Cambria*, pour les États-Unis, le 4 avril 1847. Il avait payé au bureau la somme demandée pour la principale chambre, et on lui avait fait la promesse formelle que sa couleur ne lui ôterait aucuns des avantages ou privilèges dont jouissent les passagers de première classe. Qu'on se figure sa surprise et sa juste indignation, lorsqu'après son arrivée à bord avec ses effets, les agents de la compagnie des bateaux à vapeur lui déclarèrent qu'il ne pouvait pas partir dans leur bâtiment à moins de consentir à renoncer à la place qu'il avait retenue, et de se résigner à manger tout seul ! Ils donnèrent pour raison de leur étrange conduite, que les passagers américains seraient offensés qu'un homme de couleur s'assît à la même table qu'eux, ou même qu'il occupât une chambre voisine. La bonté et les marques d'hospitalité qu'on avait prodiguées à M. Douglass en Angleterre, lui firent sentir plus vivement encore ce traitement aussi cruel qu'inattendu. Mais il n'y avait pas de remède à cette injustice criante, et il lui fallut s'y soumettre. En revanche, le brave capitaine eut la générosité de céder à M. Douglass ses propres appartements ; tous les journaux anglais s'unirent pour condamner l'indigne soumission de la compagnie des bateaux à vapeur de Cunard au préjugé américain ; et les amis de Douglass, pour lui témoigner leur sympathie, ouvrirent une souscription publique qui s'éleva bientôt à 450 livres sterling (environ 11,250 francs). Cet argent lui fut transmis au mois d'octobre 1847. Il s'en servit de suite pour acheter une presse à imprimer, et il s'est fait rédacteur d'un journal contre l'esclavage, intitulé *l'Astre du Nord*, qu'il publie chaque semaine à Rochester, dans l'État de New-York. Le premier numéro a déjà paru, et ce nouveau journal offre toutes les garanties désirables de succès.

Ainsi, un nouvel effort pour insulter et rabaisser cet homme extraordinaire n'a eu d'autre résultat que d'augmenter sa puissance morale en lui fournissant le moyen de servir la cause de ses frères infortunés, qui gémissent dans l'esclavage.

S. K. P.

CHAPITRE I.

Je suis né à Tuckahoe, près de Hillsborough, à environ douze milles d'Easton, dans le comté de Talbot (Maryland, États-Unis d'Amérique). Je n'ai aucune connaissance précise de mon âge, car je n'ai jamais vu d'acte authentique qui en fasse mention. La grande majorité des esclaves connaissent aussi peu leur âge que les chevaux ; tous les maîtres avec qui j'ai eu des rapports aimaient à tenir leurs esclaves dans cet état d'ignorance. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu un seul esclave qui pût dire le jour de sa naissance. Ils savent, il est vrai, que cet événement a eu lieu à l'époque de la plantation, de la moisson, des cerises, du printemps ou de l'automne, mais voilà tout. Mon ignorance sur ce point fut pour moi un sujet de chagrin dès ma plus tendre enfance. Les petits blancs savaient leur âge. Je ne pouvais imaginer pourquoi je devais être privé d'un pareil privilège. Il ne fallait pas songer à interroger mon maître là-dessus. Il aurait trouvé des demandes de cette espèce, de la part d'un esclave, inconvenantes et déplacées ; il y aurait vu l'indice d'un esprit inquiet. D'après le calcul le plus approximatif que je puisse faire, je dois avoir maintenant de vingt-sept à vingt-huit ans. Je base ma supposition sur ce qu'un jour j'ai entendu dire à mon maître, en 1835, que j'avais alors à peu près dix-sept ans.

Ma mère se nommait Henriette Bailey. Elle était fille d'Isaac et de Babet Bailey, qui étaient tous deux nègres et d'un teint très-foncé. Ma mère était plus noire que ma grand-mère, ou mon grand-père.

Quant à mon père, il était blanc. Tous ceux à qui j'ai entendu parler de ma parenté admettaient ce fait. On disait tout bas que mon maître était mon père. Cette opinion était-elle fondée, c'est ce que je ne puis dire ; car les moyens de le vérifier me furent enlevés. Ma mère et moi, nous fûmes séparés lorsque je n'étais encore qu'un tout petit enfant, bien longtemps avant que je la connusse comme étant ma mère. Il est fort commun dans la partie de Maryland d'où je me suis échappé, d'enlever les enfants à leurs mères à un âge très-tendre. Souvent, avant que l'enfant soit arrivé à l'âge de douze mois, on loue la mère pour aller travailler à quelque ferme à une distance considérable, et on place l'enfant sous les soins d'une vieille femme, qui est trop âgée pour être employée dans les champs. Je ne sais à quoi sert cette séparation, si ce n'est pour empêcher le développement de l'affection de l'enfant envers sa mère, et pour émousser et détruire l'affection naturelle de la mère envers son enfant. Tel est le résultat inévitable de cette séparation.

Je n'ai pas vu ma mère, après avoir su qu'elle l'était, plus de quatre ou cinq fois dans ma vie, et encore ces entrevues-là furent-elles de courte durée, et dans la nuit. Elle avait été louée par un M. Stewart, qui demeurait à environ douze milles de l'habitation où je me trouvais. Elle fit son voyage pour me voir dans la nuit, à pied, après avoir fini son travail de jour. Elle était occupée à la culture des champs, or, le fouet punit ceux

qui ne sont pas à leur travail au lever du soleil, à moins que le maître ne donne une permission spéciale, — permission qu'ils n'obtiennent que rarement, et qui procure le nom glorieux de *bon maître* à celui qui l'accorde. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ma mère à la clarté du jour. Quand elle était avec moi, c'était la nuit. Alors elle se couchait auprès de moi et m'endormait ; mais bien longtemps avant que je m'éveillasse, elle était partie. La mort mit bientôt un terme à ces rares entrevues que nous pouvions avoir pendant sa vie, et avec son existence finirent ses travaux et ses souffrances. J'avais à peu près sept ans, lorsqu'elle mourut dans une des fermes de mon maître, près du moulin de Lee. On ne me permit pas de la voir durant sa maladie, ni d'assister à sa mort et à son enterrement. Elle avait cessé de vivre bien longtemps avant que j'en susse rien. Je n'avais guère joui de sa présence consolante, je n'avais guère été l'objet de ses soins tendres et vigilants ; aussi reçus-je la nouvelle de sa mort à peu près avec la même émotion que j'aurais probablement sentie en apprenant la mort d'une inconnue.

Ainsi enlevée par une mort subite, elle me quitta sans m'avoir fait la moindre révélation au sujet de celui qui était mon père. Il se peut que mon maître fût mon père, d'après le bruit qui en courait ; il se peut également que ce bruit fût sans fondement, mais il n'importe pas qu'il soit vrai ou faux à mon égard : le fait reste dans toute son énormité odieuse, que les propriétaires d'esclaves ont ordonné et établi, en vertu d'une loi, que les enfants de femmes qui sont dans l'esclavage suivront dans tous les cas la condition de leurs mères. Cela a lieu bien évidemment pour qu'ils satisfassent ainsi leurs désirs

immoraux et pour qu'ils y trouvent à la fois un profit et un plaisir ; car, par cet arrangement rusé, le propriétaire se trouve être dans bien des cas, par rapport à ses esclaves, dans la double position de maître et de père.

Je connais moi-même des parentés de cette espèce. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que ces esclaves-là ont toujours plus de peines et de souffrances à supporter que les autres. En premier lieu, ils sont pour leur maîtresse une sorte d'insulte permanente. Elle est toujours disposée à trouver à redire à ce qu'ils font. Ils ne peuvent lui plaire que rarement ; elle n'est jamais plus contente que lorsqu'elle les voit frapper à coups de fouet, surtout quand elle soupçonne que son mari accorde à ses enfants mulâtres des faveurs dont ses esclaves noirs ne jouissent pas. Il arrive très-souvent que le maître est obligé de vendre les esclaves de cette espèce, par déférence pour la sensibilité de sa femme blanche. Quelque cruelle que puisse sembler l'action de vendre ses propres enfants à des marchands de chair humaine, c'est souvent l'humanité qui l'y porte ; car s'il ne le fait pas, il doit non-seulement les fouetter lui-même, mais il faut encore qu'il soit spectateur, pendant qu'un fils blanc attache son frère, dont le teint n'est plus foncé que le sien que de quelques nuances, et avec un fouet sanglant déchire le dos nu de sa victime ; s'il laisse échapper un seul mot de désapprobation, on le traite de père partial, et les choses n'en vont que plus mal et pour lui-même et pour l'esclave qu'il désire protéger et défendre.

Chaque année produit une multitude d'esclaves de cette classe. C'était sans doute la connaissance de ce fait qui a porté un grand homme d'État du sud à prédire l'extinction de

l'esclavage par suite des lois inévitables de la population. Que cette prophétie soit destinée à s'accomplir ou non, il est bien clair qu'une race toute différente de celle qu'on amena originellement d'Afrique dans ce pays-ci, se multiplie au sud dans l'esclavage. Si l'augmentation du nombre de ces malheureux ne produit pas d'autre effet, elle anéantira la force de l'argument que Dieu a maudit Caïn, et qu'ainsi l'esclavage en Amérique repose sur un bon fondement. S'il n'y a que les successeurs en droite ligne de Caïn qui puissent être tenus dans l'esclavage avec la sanction des Écritures saintes, il est certain que l'esclavage au sud ne peut manquer de devenir bientôt contraire aux Écritures saintes ; car il vient au monde chaque année des milliers de malheureux qui ont comme moi des pères blancs, pères qui, le plus communément, sont aussi leurs maîtres.

J'ai eu deux maîtres. Le premier se nommait Antoine. Je ne me rappelle pas son premier nom. On l'appelait ordinairement le capitaine Antoine ; — titre qu'on lui donnait sans doute parce qu'il commandait un petit bâtiment à voiles sur la baie de Chesapeake. On ne le regardait pas comme un homme riche. Il avait deux ou trois fermes et environ trente esclaves sous la direction d'un surveillant, qui se nommait Plummer. Ce M. Plummer était un misérable ivrogne, un jureur impie et un monstre farouche. Il était toujours armé d'un fouet fait de peau de vache et d'un gros et lourd bâton. Je l'ai vu couper et balafrer si horriblement le visage des femmes, que mon maître même se mettait en colère à cause de sa cruauté, et menaçait de le fouetter lui-même s'il ne se conduisait pas mieux. Mon maître n'était pas pourtant un propriétaire humain. Il fallait,